

La détresse de Robert Pinget

Gaëtan Brulotte

Volume 34, numéro 3 (201), juin 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31371ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1992). Compte rendu de [La détresse de Robert Pinget]. *Liberté*, 34(3), 97–101.

LIRE EN FRANÇAIS

GAËTAN BRULOTTE

LA DÉTRESSE DE ROBERT PINGET

Robert Pinget, Théo ou Le Temps neuf, Paris, Éditions de Minuit, 1991, 86 p.

La figure du vieillard sénile, la hantise de la nécrose intérieure, les angoisses du rétrécissement vital et la menace du vide existentiel dominant la production littéraire de Robert Pinget depuis une bonne dizaine d'années. Avec *Monsieur Songe* (1982), le romancier avait donné naissance à un personnage pathétique et attachant dont on a pu suivre la cruelle dégradation dans *Le Harnais* (1984) et dans *Charrue* (1985). En 1987, *L'Ennemi* proposait un double dégénéré de ce Monsieur Songe sous la forme d'un vieux Maître écrivain. C'est une pâle image de ce dernier personnage, davantage gâteux encore, et plus mal en point, que nous reconnaissons dans *Théo ou Le Temps neuf*.

Ici quelques notes minimalistes mettent en présence deux êtres contrastés: une personne âgée et un enfant (son neveu) qui se prénomme Théo. Le vieillard rumine son quotidien et rabâche de vagues bribes de souvenirs dans son lit ou au coin du feu tout en essayant de traquer dans son carnet les divers états de sa vie diminuée. À proximité de lui, Théo représente la relève: lui, il lit et questionne. Ses questions sont celles de tous les enfants: si naïves et désarmantes soient-elles, elles portent sur l'essentiel. Pourquoi faut-il mourir? Que signifie ceci ou cela? Qu'est-ce que l'ordre, la bonté, le mal, le souci?

Le vieillard se montre très attaché à cet enfant, qui est comme sa bouée de sauvetage et sa fontaine de jouvence au centre d'une vie morose où progresse l'alarmante approche de la mort. Nous assistons apparemment à la fin d'un parcours difficile.

Son état, il est vrai, paraît assez désespéré. Il a atteint une détresse sans mesure. La sénilité a exercé sur lui ses ravages impitoyables: le voilà épuisé par une grande fatigue, en proie à des insomnies chroniques, au désordre mental et au désarroi. Il est devenu un patient à domicile, sous surveillance médicale hebdomadaire. Soutenu par des piqûres, il est sollicité par les «forts attraits du magma initial» et est peu à peu emporté dans la régression.

Sa réalité quotidienne est tout ce qu'il a pour nourrir ses rêves, et le regard qu'il jette sur elle est plutôt navrant. Pour résister à la dépression et à l'ennui et pour créer des micro-événements autour de lui, il ne lui reste que ses sautes d'humeur: par exemple, faire des scènes pour des vétilles, surprendre son jardinier en lui commandant, sur un coup de tête, cent pieds de géraniums, changer ses cahiers de notes, ou s'offrir le caprice de déjeuner dehors sous la pluie. Ses domestiques, Marie et Johann, passent leur temps à s'inquiéter de ses incohérences et de sa santé globalement défaillante.

Mais le vieillard ne veut pas mourir. Il n'est pas encore au bout de sa tâche. Il lutte désespérément pour vaincre son asthénie, il se débat du mieux qu'il peut pour surmonter quelque obscur chagrin et pour connaître à nouveau l'exaltation devant la vie. Avec le petit lumignon d'énergie qui lui sert de lumière intérieure, il tente d'éclairer les épaisses ténèbres de son monde et de rallumer le grand feu du désir. Cet espoir de renouveau, il l'appelle, d'une manière récurrente, «fonder le temps neuf». Il voudrait repartir dans une autre direction, modifier le train-train ennuyeux de sa vie, connaître à nouveau le soulèvement intérieur, regagner une certaine verdure d'esprit ou quelque paradis

perdu de la joie, découvrir un terrain solide sur lequel bâtir des projets et à partir duquel poursuivre sa quête existentielle. «À temps neuf, tête neuve, la main suivra», note-t-il¹. La nécessité d'écrire l'habite toujours et il aimerait tant retrouver la foi créatrice qu'il semble avoir perdue. Tout au long de son carnet, le vieillard rêve d'un nouvel élan qui stimulerait ses forces vitales et le rassérènerait. L'ambition du grand livre encore à faire continue de le ronger, ce qui est bon signe: la motivation, ce moteur du sens de la vie, est encore vivante chez lui.

Ce temps neuf, il croit en puiser quelques éléments déclencheurs en cultivant son jeune neveu Théo. Comme l'indique d'ailleurs clairement le titre de l'œuvre, Théo est la mascotte de «temps neuf»: il représente le souffle de jeunesse qui alimente l'espoir du vieillard. Les interventions rafraîchissantes de Théo ponctuent les rêveries éveillées du vieillard et régénèrent sa vision. Le «temps neuf», il croit encore en repérer des fragments auprès d'une autre jeunesse, celle de l'humanité, plus précisément dans la littérature de l'Antiquité: il relit les Anciens et truffe son carnet de citations latines de ses poètes favoris. Il semble être en quête d'une nouvelle sagesse qui lui permettrait de retrouver sa ferveur créatrice, celle que sans doute Pinget lui-même devait éprouver quand l'écriture s'associait, chez lui, au jeu et à l'effervescence plus qu'à l'angoisse et à l'impuissance.

Pour le moment, ce narrateur affaîssé est conscient de mener une vie minimale et étriquée. Il se voit replié sur la minceur de son quotidien et son point de vue se rétrécit à son espace familial: le feu de l'âtre, la bûchette mise dans la braise, le plan sans cesse refait du jardin, la taille des haies, les domestiques à l'affût des humeurs du maître, des bribes de passé qui resurgissent plus ou moins dans la

1. Robert Pinget, *Théo ou Le Temps neuf*, p. 58.

mémoire trouée, voilà qui suffit à donner corps à ce qu'il appelle «l'écrit hasardeux».

Mais c'est insatisfaisant à ses propres yeux, lui qui lorgne plutôt du côté du «beau livre» à construire, lui qui désire élaborer «une autre histoire derrière ces bribes, parfaitement agencée, depuis toujours interdite au scribe maladif²». Comme «la souffrance est mauvaise conseillère», il essaie d'orienter son nouveau programme créateur vers d'autres réalités: une promenade autour de son domaine prend un sens bien différent lorsqu'elle s'accompagne du regard frais de l'enfant sur les choses et de la sagesse antique, âge plus alerte et philosophe de l'humanité. Cette conjonction semble être l'idéal du narrateur: «Et que les paroles de l'enfant ressuscitent celles des poètes. Là le salut³.»

C'est exactement le rôle que joue ici Théo. Quand un poète antique dit: «Les mots que l'on aime nous font comprendre certaines choses», Théo demande à son oncle: «C'est quoi les mots que tu aimes?» Le vieillard répond: «Le cri de la chouette... amours évanouies, décision prise... effacer l'ombre.» Voilà peut-être autant de points sur lesquels portent les efforts de renouvellement de ce narrateur asthénique: redécouvrir la nature, traverser le deuil amoureux, accepter la vie telle qu'elle s'offre et éviter le naufrage. «Là le salut.» Après tout, comme disait Rilke, n'accusons pas la réalité d'être pauvre, accusons plutôt notre propre regard sur elle.

Théo ou Le Temps neuf n'est certes pas une œuvre majeure de l'auteur du *Libéra*. Elle semble en revanche si bien coller à la réalité actuelle du romancier qu'elle a tout le pathétique d'un fragment autobiographique sombre. Il faut prendre ce texte pour ce qu'il est: un carnet de notes brutes

2. *Ibid.*, p. 19.

3. *Ibid.*, p. 85.

et qui a l'honnêteté de se présenter comme tel. Depuis quelques années, Pinget a adopté cette forme du carnet entre deux livres plus importants: voyons-y une étape, dans une œuvre qui ne s'arrêtera qu'avec la mort.